

## Chapitre I

L'après-midi était avancé lorsque le comte était venu voir son fils, il ne se donna pas la peine de dire des formules de politesse, il alla droit au but. :

- Il faut que tu aies un héritier Cédric, et vite.

Son fils le regarda avec un sourire ironique sur les lèvres.

- Il semblerait que je ne sois pas en état pour réaliser ce vœu père !

Le comte de Collingwood s'approcha du fauteuil près du lit, s'y laissa choir, et regarda son fils dans les yeux.

- Il est urgent que tu te maries, que tu aies des fils vigoureux comme toi, car sinon tout l'héritage reviendra à ce voyou de Roderick, et rien que d'y penser j'ai des sueurs froides, il joue, il boit et traîne avec des femmes de la pire sorte qui soit. Dieu sait ce qu'il adviendrait de nos domaines si ce vaurien devenait le tenant du titre, à coup sûr tous nos ancêtres se retourneraient dans leurs tombes.

- Tu n'exagères pas un peu père ?

Le comte regarda son fils d'un air très sérieux.

- L'heure est grave, on ne sait pas ce qui va arriver, par exemple regarde ton frère Allan, mort d'une banale indigestion, et sans héritier encore, alors qu'il était marié depuis trois ans.

- Peut-être qu'il était stérile ?

Le comte fit un signe en l'air comme s'il prenait les mots de son fils pour des élucubrations.

- Ah ! Bah, sottise que tout cela, jamais un Carunther n'a été dans l'incapacité de procréer.

- Alors pourquoi ne te cherches-tu pas une femme, pour régler ce problème ? Ne dit-on pas « on n'est jamais mieux servi que par soi-même ? »

Le comte poussa un soupir, son regard se perdit au loin puis, avec un petit regret dans la voix :

- Hélas je vais sur mes soixante ans, il n'est plus temps pour moi d'élever des enfants, mais de gâter mes petits enfants, en outre je ne supporterai certainement pas une femme, j'ai des habitudes bien ancrées, et à mon âge cela compte. Non vraiment ce serait de trop, et puis je ne suis pas sûr que mon cœur supporterait ça.

- Et qu'est-ce que tu proposes dans ce cas puisque, comme je te l'ai fait remarquer, ce n'est pas demain la veille que je pourrai courir après des jeunes débutantes, en plus je ne suis pas sûr d'être un bon parti avec ma patte folle et mes cicatrices. Et j'ai horreur de la ville, des salons où on ne parle que de platitudes, des clubs où la plupart des gentlemen ignorent ce qui se passe dans le pays, non père c'est trop me demander.

- Pourtant tu dois bien être conscient qu'un jour tu devras me remplacer, et donc te marier, n'est-ce pas ?

- C'est vrai père, je m'y résoudrai, mais je ne veux pas d'une jeune fille qui sorte tout juste d'une institution où elle a appris les bonnes manières, le piano et l'art de faire des bouquets de fleurs, elle minaudera et parlera de choses futiles, et moi je m'ennuierai à mourir.

- D'accord, tu as besoin d'une femme qui ne soit plus trop jeune, mais qui cependant soit encore en mesure de procréer, une femme qui aime la campagne, et qui ne te cassera pas les pieds avec des frivolités. Je crois que j'ai ce qu'il te faut, laisse-moi faire, je vais te ramener une épouse faite pour toi, tu verras.

- Et que dois-je faire pour cela, demanda Cédric ironiquement ?

- Il me faut juste ta signature au bas d'un document et je me chargerai du reste, tu n'auras même pas besoin d'aller te pavaner dans les salons de Londres.

- D'accord père, fais comme il te plaira, je te fais confiance.

Le comte se frotta les mains puis il regarda son fils qui avait fermé les yeux. Pourvu que tout aille bien.

## Chapitre II

Felicity se regarda dans le miroir et vit une frimousse avec de grands yeux verts et des taches de rousseur sur le nez, une chevelure folle qui ne se laissait pas dompter et aussi, dans le regard, une sorte d'appréhension. Où serait-elle demain, pourrait-elle être heureuse ? Ou aurait-elle des regrets ? Elle soupira et commença à se brosser les cheveux. Et puis soudain la porte s'ouvrit et deux jeunes filles s'engouffrèrent dans la chambre, des adolescentes de seize et douze ans, qui se précipitèrent vers leur sœur.

- Tu ne peux pas faire ça, dit Honoria, la plus grande, tu ne peux pas épouser un homme que tu ne connais pas juste pour nous sortir de l'impasse.

Felicity se retourna et regarda la jeune fille en souriant.

- Il le faut pourtant, nous sommes ruinés et Thomas a besoin de soins, peut-être qu'il pourra aller en Suisse, il paraît que l'air là-bas est bon pour les bronches, et puis tu pourras faire ton entrée dans le monde, et ce manoir pourrait retrouver un éclat qu'il a perdu, et puis il y a tant de choses qui changeraient en bien dans vos vies, si je me marie.

- Oui bien sûr, mais tu ne seras pas là pour le voir, tu seras enchaînée à vie à un homme que tu ne connais pas, un invalide, quelqu'un qui te battra peut-être, ou pire t'enfermera.

Felicity se mit à rire tout en caressant la petite tête blonde de Joy, que cette dernière avait posée dans son giron.

- Non je ne pense pas que cela m'arrive, tu as trop d'imagination, et quant à connaître mon époux, crois-tu qu'il y ait beaucoup de filles dans notre monde qui connaissent vraiment l'homme qu'elles vont épouser ?

- Oui mais les filles qui épousent des hommes à la fin de la saison savent si leur futur mari est joli garçon, ou laid comme un poux, elles savent s'il est jeune et agréable ou complètement décrépit.

- Encore une fois Honoria, tu exagères. Pour commencer le fils du comte a vingt-neuf ans, donc il n'est pas vieux, et s'il ressemble à son père, qui ma foi a dû être un fort bel homme dans sa jeunesse, je n'aurai pas à m'en plaindre, et il n'est pas invalide, c'est un héros blessé qui a besoin qu'on s'occupe de lui, il me donnera l'impression d'être utile, et puis j'aurai des enfants, j'aime tellement les enfants. Tout ira bien, je vous le jure.

- Tu vas nous manquer lui murmura Joy. Felicity prit ses sœurs dans ses bras et dit :

- Vous allez me manquez aussi, mais je m'en sortirai bien, je vous le promets, et maintenant descendez, il faut que je finisse de me préparer.

Les jeunes filles embrassèrent leur sœur et disparurent comme elles étaient venues. A nouveau Felicity se regarda dans son miroir, elle n'était pas si optimiste qu'elle avait voulu le faire croire, elle craignait de se retrouver dans une situation plus que délicate, dans les prochains jours, voire même semaines. Elle poussa un soupir, allons pas de défaitisme, tout irait bien, elle vit les fleurs qu'elle avait cueillies avant la venue du comte et qui faisaient un effet charmant, elle en prit une et la piqua dans ses cheveux, puis elle se leva et traversa la chambre, avant de sortir elle regarda une dernière fois la pièce où elle avait vécu jusque là, peut-être qu'elle ne viendrait plus de sitôt. Puis elle ouvrit la porte et sortit. En arrivant au salon, tout était prêt, le révérend Huntchinson, dans son habit sacerdotal, sa mère qui pleurait dans un mouchoir de dentelle, son père qui était dans ses petits souliers, ses deux sœurs qui lui souriaient, et son petit frère Thomas, maigre et affaibli par la maladie, qui lui faisait un petit signe de la main. Le comte s'avança vers elle en lui demandant :

- Êtes-vous prête ma chère ? Elle releva la tête, prit une inspiration et répondit :

- Oui milord je suis prête.

- Dans ce cas nous pouvons commencer la cérémonie, mon secrétaire Biddles remplacera mon fils qui m'a signé une procuration.

La cérémonie fut courte et, quand Felicity avait regardé monsieur Biddles, elle avait failli pouffer de rire, il faisait bien cinq centimètres de moins qu'elle, il portait des lunettes rondes,

avait un début de calvitie, et semblait bégayer d'émotion. Enfin tout était fini et bien qu'on ait bu un verre ensemble, il fallait partir, déjà le cocher du comte avait mis la malle de la jeune fille sur la voiture.

La route était cahoteuse, et la poussière se soulevait à leur passage, Felicity regarda par la fenêtre, elle n'avait pas vraiment envie de parler au comte, dire que ce matin encore elle se cassait la tête afin de trouver une solution pour sortir du marasme financier où elle et les siens se trouvaient, et qu'à présent elle était une femme mariée. Elle se rappelait comme son père se sentait mal à l'aise quand le comte était venu lui faire cette proposition, et il le pouvait, car il était en grande partie responsable. Oh ! Ce n'est pas qu'il jouait, ou jetait l'argent par la fenêtre, mais il ne savait pas gérer et cela lui fit penser qu'à l'avenir il faudrait que quelqu'un s'occupe des finances de la famille. Elle soupira et le comte lui dit :

- Ne vous faites pas de soucis, mon fils n'est pas un ogre, je suis sûr que vous vous entendrez bien avec lui, vous avez beaucoup de points communs.

- Ah oui, lesquels ? demanda Felicity en relevant la tête.

- Eh bien ! Par exemple, il n'aime pas la ville, et d'après ce que j'ai cru comprendre, vous non plus, il aime beaucoup les chiens, les balades en été, et les feux de cheminée en hiver.

- Et comment savez-vous que j'aime cela également ?

Le comte lui sourit :

- Par votre sœur Honoria, elle me l'a dit pendant que vous vous prépariez.

- Et a-t-elle dit autre chose ?

- Non, mais votre frère Thomas m'a dit que vous étiez une bonne cavalière, mais que depuis que votre père avait vendu les chevaux vous ne pouviez plus faire d'équitation et donc que vous seriez vraisemblablement rouillée. Felicity se mit à rire.

- Il a dit ça, vraiment ?

- Je vous l'affirme, il a même ajouté que je devrais vous acheter une tenue d'amazone car la votre était certainement trop petite, vu que la dernière fois que vous la portiez vous n'aviez pas encore les formes d'aujourd'hui. Cette fois la jeune fille rougit, puis répondit :

- Non, il n'a sûrement pas dit ça, c'est beaucoup trop... embarrassant.

Cette fois c'est le comte qui se mit à rire.

- C'est vrai, il ne l'a pas dit comme ça, il a juste dit que vous aviez grossi depuis.

A nouveau Felicity rougit, elle n'osa plus ouvrir la bouche, d'une part elle ne savait pas quoi dire, et d'autre part elle était trop nerveuse, ce n'est pas tous les jours qu'on se marie par procuration et qu'on s'entend dire par son beau-père qu'on a grossi.

- Quels sont les blessures de votre fils ?

- Ah ! Nous y voilà, je me demandais si vous alliez me le demander, eh bien il en a plusieurs, la plus grave étant sa jambe qui est dans un triste état suite à un boulet de canon, il a deux fractures ouvertes, c'est-à-dire que l'os est brisé et qu'à l'endroit il y a une plaie. Il a dû se soumettre à des opérations très douloureuses, et sa jambe est immobilisée par des attelles de la cheville à la cuisse, c'est pourquoi il ne peut pas bouger, d'ailleurs le docteur Benter le lui a strictement interdit, pas avant que l'os se soit un peu mieux ressoudé. À part ça il a reçu quelques éclats au visage, ce n'est pas trop grave, il gardera une cicatrice mais sans trop le défigurer, il souffre aussi parfois de maux de tête très intenses, mais je pense qu'avec le temps... Et le comte soupira : oui, avec le temps.

Felicity réfléchit à ce que venait de lui dire son beau-père, peut-être qu'elle pourrait aider son mari, après tout depuis que son frère était malade, elle lisait beaucoup d'ouvrages de médecine sur les plantes par exemple, oui c'est ça, elle sortirait son livre et chercherait un moyen pour calmer les migraines.

### Chapitre III

Le prince charmant en question ne l'était pas à ce moment-là, quand il entendit son valet lui dire que son père était revenu. Il se demandait ce que le comte allait encore lui dire, pourquoi ne le laissait-on pas tranquille, il était blessé que diable, il avait droit à sa tranquillité, déjà la dernière fois il s'était senti diminué lorsque son père lui avait demandé un héritier. Oui, il n'était pas sûr de pouvoir honorer une femme avant longtemps et cela le touchait dans sa virilité. Il savait bien qu'un jour ou l'autre son père allait revenir sur ce sujet, mais pas tout de suite, il devrait savoir qu'on ne fait pas sa cour à une femme en étant alité, quoi que.... il ricana en ayant cette pensée, oui vraiment son père aurait pu attendre.

A peine avait-il fini d'y penser que le domestique était de retour avec son père. Celui-ci arborait un sourire éclatant, il s'approcha du lit et lui dit :

- Voilà, nos problèmes sont réglés, c'est à toi de jouer maintenant, mais je te connais, tu vas trouver une solution, je te fais confiance.

- De quoi parles-tu père ?

- Mais de ton mariage pardi, je t'ai ramené ton épouse, je voulais t'en parler avant de te la présenter.

- Quoi ??? Marié, mais comment ?? Et quelle mariée ???

- Mais voyons tu m'as bien signé une procuration, alors je t'ai fait épouser une demoiselle respectable, qui prendra soin de toi et te comblera en te donnant de solides fils.

Cédric respira plusieurs fois, le temps de retrouver son sang froid.

- Il est vrai que je t'ai signé un papier, et je t'avoue que je n'y ai pas porté d'importance, j'ai d'autres choses en tête ces derniers temps, mais d'ici que tu organises un mariage où j'épouse sans le savoir une parfaite inconnue, alors là, même d'un homme aussi retors que toi je ne m'y serais pas attendu. Ne pouvais-tu pas attendre un peu ?

- Non mon fils, je ne pouvais plus, je ne sais pas de quoi est fait l'avenir, et cela fait des jours, des semaines, que je suis poursuivi par le spectre de Roderick comte de Collingwood, depuis la mort de ton frère, et surtout depuis que tu es revenu de la guerre dans ce piteux état, mets toi à ma place, j'ai le cœur fragile, peut-être que demain je ne serai plus, il est de mon devoir de tout faire pour que ma succession soit en de bonnes mains, les tiennes mon fils.

Cédric soupira, après tout il ne pouvait rien changer à ce statut, mais il se promit de faire annuler ce maudit mariage si jamais sa femme ne lui convenait pas.

- Et où l'as-tu trouvée cette merveille ?

Le comte pianota nerveusement sur l'accoudoir de son fauteuil.

- C'est mon notaire qui l'a trouvée, je lui avais demandé de rechercher une jeune lady qui ait, disons des soucis d'argent, il fallait que ce soit une campagnarde, et quelqu'un qui ait les pieds sur terre, et il m'a signalé le cas de l'honorable Dermott Fortescue, qui risque la prison pour dettes, en laissant une femme et quatre enfants, l'âge de l'aînée étant de vingt ans, je suis allé sur le champ voir de quoi il retournait, elle est jolie, et intelligente, elle a été l'infirmière de son frère malade, et la ville ne lui manquera pas, en outre elle n'est pas frivole, ce que tu m'avais demandé.

- Il me semble père que tu m'avais dit que tu me trouverais une femme plus trop jeune, je pensais à quelqu'un de mon âge, pas à une gamine.

- Une femme de ton âge, tu n'y penses pas, il faut peut-être quelques temps pour faire un héritier, donc il vaut mieux une jeunesse, cela laisse quand même une certaine marge de temps, et puis les femmes célibataires de ton âge sont soit des veuves qui s'amuse en prenant des amants, soit des vieilles filles que personne n'a voulues.

- Bon d'accord, de toute façon tu trouves toujours des arguments quand tu veux avoir le dernier mot, alors fais-la entrer cette épouse pour que je puisse voir si elle me convient.

Le comte sauta sur ses pieds, plus agile qu'il ne l'admettait, et alla vers la porte avant de disparaître. Cédric se souleva et mit un peu d'ordre dans sa mise, il ne portait pas de chemise

de nuit, il avait toujours eu horreur de ces bouts de tissus bons pour les femmes et les dandys, mais peut-être qu'il devrait quand même se couvrir, histoire de ne pas faire fuir sa jeune épouse, ou alors de la faire rougir. Il attrapait sa robe de chambre qui était au bout de son lit quand on frappa à nouveau à la porte. Il s'adossa aux oreillers, s'attendant à tout. Il fut agréablement surpris par la jeune fille qui entra dans la chambre derrière son père, elle semblait fraîche comme une fleur, un peu timide peut-être, mais pas trop. Le comte brisa le silence en disant :

- Mon cher fils, puis-je te présenter ta femme, Felicity Fortescue Carunther. Celle-ci fit une petite révérence, tandis que son beau-père se tournait vers elle et poursuivait :

- Et vous ma chère Felicity, puis-je vous présenter mon fils, Cédric Humphrey Carunther. Felicity s'était approchée du lit, et Cédric avait pris sa main dans la sienne.

- Je suis enchanté de faire enfin votre connaissance, après mon père, son secrétaire, et tous les domestiques. La jeune fille rougit un peu avant de répondre :

- Je suis très honorée d'être votre femme sir. Le vieux comte regarda le couple, puis dit :

- Bon, je vous laisse seuls pour que vous puissiez faire connaissance. Et sur ce il partit d'un pas dansant, content de lui.

- Asseyez-vous, et ne m'appelez pas sir, ne suis-je pas votre mari ? Appelez moi Cédric ou alors mon amour. Felicity rougit à nouveau et Cédric se mit à rire.

- Je crois que j'adore vous voir rougir. Felicity regarda sa main qui était restée dans celle de son époux, elle réfléchit à ce qu'elle pourrait dire :

- Qu'attendez vous de moi Cédric ?

- Qu'attend-on d'une épouse en général ? répondit Cédric.

#### Chapitre IV

Le repas du soir fut très silencieux, le comte et sa bru étaient tous les deux plongés dans leurs pensées respectives. Lui se demandait s'il devait rester pour calmer les esprits en cas de conflit, ou alors partir pour les laisser seuls afin qu'ils puissent régler leurs problèmes tout seuls. Il était plutôt enclin à la deuxième solution, mais d'ici demain qui sait...

Felicity par contre se demandait ce qu'on attendait d'elle car son mari ne lui avait pas vraiment répondu, et elle savait qu'en général deux époux dormaient ensemble, du moins durant leur nuit de noces, seulement ce n'était pas un mariage ordinaire, et puis le comte était blessé, alors certainement aurait-elle la chambre contiguë.

Pourtant, quand elle fut dans sa chambre, prête pour la nuit, elle se sentit si nerveuse qu'elle se dirigea vers la porte communicante, frappa deux coups et entra dès qu'elle entendit son mari. Ce dernier ne portait plus sa robe de chambre, il avait un livre dans la main et regarda sa jeune épouse ironiquement. Celle-ci prit une longue inspiration avant de lui dire :

- Je veux savoir ce qu'on attend de moi, cette incertitude m'empêchera de dormir. Cédric continua de la regarder avec ce sourire ironique.

- D'accord, asseyez-vous, je vais vous le dire. En général ce qu'on attend en premier d'une épouse, en tout cas dans notre monde, c'est un héritier, et c'est pourquoi mon père fut si pressé de vous chercher, ensuite une bonne hôtesse, une femme discrète pas trop dépensière, et qui laisse les coudées franches à son mari.

- Cela je le sais, mais vous, qu'attendez-vous de moi ? Que dois-je faire ? Et puis j'aimerais bien savoir, cet héritier, comment le faire et quand ? Là, elle avait rougi, mais elle devait demander, elle sentait que c'était vital.

- Hum répondit Cédric, votre mère ne vous a pas dit quelle était la procédure habituelle ?

Felicity sentait bien que le ton de son conjoint était un rien moqueur, et malgré son embarras elle répondit :

- Elle m'a juste dit que je devais me coucher, fermer les yeux et laisser faire mon mari, que cela serait un peu douloureux la première fois, elle a aussi ajouté de ne pas me poser trop de questions sur les bruits que vous alliez faire. Cédric se mit -à rire.
  - Vraiment, c'est tout ce qu' a dit votre mère ?
  - Je pense qu'elle était gênée, on ne parle pas vraiment de ces choses-là.
  - Moi je pense que c'est quelque chose de très naturel, et ma foi je dirais même quelque chose de très plaisant.
  - Ah oui ! Puisque vous êtes tellement au courant, pourriez-vous partager vos connaissances avec moi ? Cédric la regarda d'un air songeur, elle avait encore les joues roses, certainement que cette conversation était pour elle trop embarrassante, mais il semblait qu'elle voulait savoir, et cela lui plut.
  - D'accord, en général les épouses (à ce que j'ai entendu dire) ne participent pas vraiment, (ce qui j'espère ne sera pas votre cas) là elle devint pivoine et Cédric rit, puis il continua :
  - Imaginons que vous vouliez avoir de beaux légumes...
  - Quoi, vous me parlez de botanique ?
  - C'est que ma chère, j'essaie de vous expliquer la chose sans entrer dans des détails scabreux qui vous feraient encore plus rougir. Donc je continue, d'abord il vous faut de la bonne terre, ensuite un plantoir que vous utilisez pour faire un trou, pour y mettre la graine, qui grandira. Votre ventre c'est la terre et moi j'ai le plantoir et la petite graine. Felicity se mordillait nerveusement l'ongle du pouce, elle pensait bien que les enfants grandissaient dans le ventre de leur mère, mais elle n'avait pas compris à propos du plantoir.
  - Et comment procédez-vous ?
- Cette fois encore Cédric rit doucement.
- Voyez-vous, le plantoir c'est l'organe de l'homme, vous avez un petit frère, donc vous devez savoir à quoi ressemble un garçon
  - Oui... oui... bien... bien sûr.
- Cédric continua de rire, la gêne de la jeune fille l'amusait de plus en plus.
- Eh bien cet organe durcit, et puis... dois-je continuer ou avez-vous compris la procédure ?
  - J'ai compris, je crois que vous n'avez pas besoin de poursuivre. Felicity n'osa plus regarder son vis-à-vis, sa voix n'était plus qu'un murmure lorsqu'elle se leva et dit :
  - Je vous remercie, je vous souhaite une bonne nuit et...
  - Un moment, je n'ai pas fini, il prit la main de sa femme et, du pouce, caressa l'intérieur de sa paume et d'une voix un peu rauque lui dit :
  - C'est très agréable, et ce n'est pas nécessairement l'homme qui conduit les opérations, la femme aussi de temps en temps peut... Felicity lui mit la main sur la bouche, elle en avait assez entendu pour ce soir.
  - Arrêtez, j'ai compris, je vais me retirer, bonne nuit. Puis elle partit en courant pendant que Cédric continuait de rire. Quand elle eut disparu dans sa chambre, il reprit son sérieux et pensa que ce ne serait pas une corvée que d'apprendre les choses de l'amour à cette ingénue, puis son regard s'assombrit en pensant à sa jambe, elle était en bonne voie de guérison, mais il en avait assez d'être dans ce lit comme un impotent. Et puis sa jeune épouse ne devrait pas avoir à attendre trop longtemps, elle aurait beaucoup trop d'appréhension quant à l'acte, non vraiment, il fallait trouver une solution au plus vite.

## Chapitre V

A des kilomètres de là, à Londres, quelqu'un d'autre apprit le mariage de Cédric et Felicity, quelqu'un qui avait placé un espion dans leur maison, quelqu'un qui était furieux de la nouvelle, quelqu'un de dangereux.

Cédric avait réussi à se lever, il avait des béquilles, mais au début son valet avait dû le soutenir car son immobilité lui avait joué des tours, il ne posa pas sa jambe malade par terre,

et il ne déambula pas longtemps, car ces efforts l'avaient épuisé, mais il ne retourna pas au lit. A cause de l'escalier, il ne pouvait pas descendre, mais il s'installa dans son bureau, à côté de sa chambre, dans un fauteuil en cuir, en prenant bien garde de laisser reposer sa jambe sur une chaise surmontée d'un coussin. Il se sentait mieux et lorsque son épouse vint le voir, il était d'excellente humeur. Dès son entrée il demanda :

- Que puis-je faire pour vous ?

- Eh bien dit-elle, encore un peu embarrassée, j'ai appris que vous étiez sorti du lit, alors je me suis dit qu'on devrait faire un peu connaissance, puisque nous sommes liés à vie.

- Je veux bien. Pourquoi avez-vous accepté d'épouser un parfait inconnu ? Felicity baissa les yeux, elle ne savait pas comment répondre, mais son mari attendait patiemment.

- D'abord c'est parce que, depuis des semaines, je me faisais du souci à cause de notre situation très précaire et puis la santé de Thomas se dégradait.

- N'était-ce pas à votre père de s'occuper de trouver une solution ?

- On voit bien que vous ne connaissez pas mes parents, mon père est un rêveur, il n'a pas les pieds sur terre, quant à ma mère elle ne sait pas gérer ce genre de situation, elle se met la tête dans le sable, en général c'est moi qui prends tout en main, malheureusement je ne pouvais vraiment rien faire, jusqu'à l'arrivée de votre père. J'ai accepté de vous épouser à condition qu'il engage quelqu'un pour gérer les affaires de mes parents, car je craignais qu'une fois que je ne serais plus là la situation ne recommence à se dégrader. Puis elle lui demanda :

- N'avez-vous pas d'autres parents pour que votre père soit si pressé de vous marier ?

- Hélas si, c'est justement à cause de cela, j'ai un cousin, il s'appelle Roderick Beauchamp, il est le fils de ma tante, son père est un aristocrate impécunieux venu de France pendant la révolution, il a plutôt mauvaise réputation, et père craint qu'il ne perde notre patrimoine au jeu, ou avec des femmes de mauvaise vie, mais personnellement je ne pense pas qu'il soit si mauvais. Ensuite j'ai trois cousins, plutôt lointains, des neveux de mon grand-père, il y a Hubert Gastonby, qui est vicaire aux abords de Londres, puis Georges Carunther qui est secrétaire au ministère des finances, et puis en dernier Paul Carunther, notaire de son état, ce sont des gens assez ennuyeux, et je n'ai pas souvent eu l'occasion de les rencontrer. En prenant sa main il lui murmura :

- Aimerez-vous apprendre le jardinage avec moi, cette nuit ? Tout en disant cela, Cédric souriait et regardait sa femme qui recommençait à rougir. Il se demandait même jusqu'où allait ce rougissement, déjà elle s'était levée, prête à fuir.

- Ne dites pas des choses pareilles, ce n'est pas convenable.

- Mais si, nous sommes mariés, pourquoi ce ne serait pas convenable ?

- Parce que... C'est... Oh vous le savez bien, on ne parle pas de ces choses-là, voilà tout. Elle serra le dossier de sa chaise, avec force, et Cédric se rendit compte combien elle était gênée, mais il était aussi sûr de sa curiosité, et il misait là-dessus.

- Bon, si vous changez d'avis, venez cette nuit, et je vous montrerai ce qu'une bonne épouse devrait faire. Elle s'écria tout en se bouchant les oreilles :

- Je ne veux plus rien entendre, puis elle sortit précipitamment de la pièce. A nouveau Cédric riait, il se rendait compte que cela faisait longtemps qu'il ne s'était pas autant amusé, depuis avant cette foutue guerre, qui lui semblait au départ si importante, et qui lui avait pris tellement d'amis morts au champ d'honneur. Il regarda par la fenêtre, peut-être après tout que son père avait raison, il avait besoin d'avoir un but dans sa vie, il lui fallait une femme aimante et des enfants, quelque chose qui lui fasse oublier toutes les horreurs qu'il avait vues, et aussi qui donne un sens à sa vie.

## Chapitre VI

La lune venait de se lever, et Felicity se tournait et se retournait dans son lit, elle avait soupé dans une petite pièce adjacente, en compagnie de son époux, et il n'avait plus réitéré sa

proposition tellement inconvenante, ils n'avaient parlé que de sujets plutôt anodins, du temps, des auteurs qu'ils aimaient. Il avait bu du porto avec elle, et avait été en tout point aimable, mais parfois son regard pétillait quand il l'observait, et elle entendait alors cette question insidieuse de faire du jardinage, non mais que s'imaginait-il ? D'un autre côté, elle n'aurait pas dû refuser aussi vite, après tout, c'était vrai, on attendait d'elle qu'elle lui donne des héritiers, alors il faudrait bien passer par où il voulait. Elle se leva dans le noir, mit son déshabillé et ses mules et se dirigea vers la chambre de son mari, cette incertitude quant au devoir conjugal la rongait, autant y aller tout de suite, et comme ça on n'en parlerait plus. Elle ne frappa pas, elle s'avança doucement, en se disant que si son mari dormait elle n'allait pas le déranger. Arrivée à côté du lit, elle faillit crier lorsque-elle vit son visage dans un rayon de lune, il souriait, les yeux grands ouverts, les mains derrière la nuque.

- Je savais que vous viendriez, mais vous en avez mis du temps. Felicity jouait avec le cordon de son vêtement de nuit, elle ne savait pas ce qu'il attendait d'elle.

- Déshabillez-vous.

- Qu... quoi ?

- Enlevez tout ce que vous portez et venez dans mon lit. Felicity se dit, tout en s'escrimant sur le nœud, qu'elle n'avait jamais rougi autant que ces deux derniers jours, et que si ça continuait cette couleur allait rester sur sa figure pendant le reste de sa vie. Dès qu'elle fut nue, elle monta vite dans le lit, remontant les draps jusqu'au menton.

- Je n'ai jamais dormi comme ça !

- Je ne crois pas que vous allez beaucoup dormir ma jolie, et il commença à la caresser, avant de s'approcher de sa bouche, il lui donna un baiser très doux pour ne pas l'effaroucher, puis il l'approfondit. Tout en continuant à la caresser. Elle y répondit mais resta crispée.

- Vous avez peur ?

- Un peu, je ne sais pas quoi faire et cela me rend nerveuse.

- Eh bien vous n'avez qu'à faire sur moi ce que je fais sur vous. Il lui prit la main qu'il posa sur sa poitrine. D'abord elle hésita, puis elle commença à caresser cette poitrine d'homme qui lui semblait en velours, mais tellement dure, elle sentait ses muscles, et la douceur de ses poils. Il remit sa main sur la sienne pour la faire glisser plus bas. Elle lâcha un « Oh ! » en atteignant une certaine partie de sa personne. C'était doux et rigide à la fois, la peau semblait mobile, elle n'osait pas regarder et elle entendit les soupirs de Cédric, et puis d'un coup, elle se retrouva à califourchon sur lui, il continua à l'embrasser tout en commençant à la caresser à un endroit très sensible qui, un moment plus tôt, l'aurait affreusement choquée, à présent elle sentait des émotions monter en elle à mesure qu'il accentuait le frôlement.

- Hum, l'humidité est une bonne chose avant de planter des graines, je crois que tu es prête. Et avant qu'elle ait compris ce qui lui arrivait, elle se retrouva envahie. C'était bizarre, un peu douloureux sur le moment, mais il continuait à l'embrasser et à l'effleurer.

- Bouge ma chérie. Et tout en prenant ses hanches il lui fit faire des mouvements de haut en bas, il soupira et dit des mots indistincts, sa respiration s'accroissait, elle avait l'impression de voler à des kilomètres de hauteur. Mmmmm... Que c'était bon et puis d'un coup elle vit un feu d'artifice et cria de joie en même temps qu'elle sentit comme une secousse de tout son être. Elle était étalée sur lui, ne sachant que dire, mais heureuse. Quand sa respiration fut calmée il lui dit très doucement à l'oreille :

- Nous jardinerons souvent ensemble, et nous produirons de beaux fruits.

## Chapitre VII

Pendant un mois ils vécurent tranquilles, jusqu'à ce qu'un matin Cédric dit à sa femme :

- J'ai reçu du courrier, il faut que je me rende à Londres pour affaire. Felicity fit une moue, elle se sentait tellement heureuse et n'avait aucune envie d'être séparée de son mari.

- Oh, déjà le quotidien nous rattrape.



- Cela ne fait rien ma douce, tu m'accompagneras, tu as besoin de renouveler ta garde-robe, et puis il me semble que tu n'as pas de femme de chambre, nous pourrions en trouver une.
  - Il est vrai que j'ai besoin de quelques robes, mais pas de femme de chambre, je m'habille et me déshabille toute seule depuis l'âge de cinq ans.
  - Tût... Tût... Tu peux continuer à t'habiller seule si ça te chante, mais une femme de chambre ne sert pas qu'à cela, elle te coiffera et s'occupera de tes vêtements, une vraie lady a toujours une telle perle à son service. Felicity lui sourit et acquiesça, en fin de compte elle l'accompagnerait à Londres juste pour ne pas être séparée de lui.
- En chemin depuis trois heures, Felicity se sentait mal, elle était pâle et avait des nausées, alors Cédric demanda à son cocher d'arrêter la voiture.
- Continuez jusqu'en haut de cette pente, et attendez-nous à l'ombre de ce chêne, je pense que ma femme a juste besoin de marcher un peu. Puis il fit descendre Felicity, qui reprit des couleurs en marchant pendant quelques temps, lui-même avait l'impression de devenir claustrophobe, car d'habitude il allait à Londres sur son cheval, mais il n'avait pas voulu laisser sa femme s'ennuyer toute seule dans le carrosse, c'est pourquoi son bel étalon baie était resté à l'écurie. Ils marchaient d'un bon pas, se tenant la main, se racontant des choses idiotes, quand d'un coup Cédric vit la berline venir sur eux à toute allure, il réussit juste à jeter sa femme et lui sur le côté quand la voiture les dépassa et alla s'écraser plus loin dans un fossé, les bagages tombèrent du toit, et en haut de la pente, le cocher gesticulait. Ils coururent jusqu'à l'endroit du désastre, pour se rendre compte que le véhicule était sur le toit et inondé par l'eau du fossé profond où il avait échoué. A ce moment ils se rendirent compte que si Felicity n'avait pas eu ce malaise, ils seraient certainement morts, ou à défaut très gravement blessés. Sur ce leur cocher vint, rouge d'avoir couru, et dans tous ses états.
  - Je n'y comprends rien, je suis descendu, dit-il, juste quand je suis arrivé en haut, la voiture s'est détachée de l'attelage, et voilà, le temps que je comprenne, il était trop tard.
  - Je sais Colin, ce n'est pas votre faute, prenez un des chevaux et allez à l'auberge la plus proche, et revenez avec un chariot pour qu'on puisse sauver ce qu'on peut des bagages.
  - Oui milord, tout de suite. Et le bedonnant cocher partit en soufflant comme un bœuf. Cédric entraîna sa jeune épouse vers un talus ombragé et s'assit.
  - Eh bien nous l'avons échappé belle, à croire que notre ange gardien a fait des heures supplémentaires. Félicity regarda au loin et dit d'un ton lointain :
  - Je pense que c'est plutôt dû à l'assiduité que vous mettez à jardiner, et à cause de ce qui en a résulté, que je me sentais mal et que j'avais besoin de prendre l'air.
- Cédric fronça les sourcils, et regarda son épouse avec une interrogation.
- De quoi voulez-vous parler ?
  - De ce que je suis peut-être enceinte, gros bêta. Cédric prit la jeune femme dans ses bras et la serra, depuis quand savez-vous ?...
  - Juste à l'instant, je ne suis jamais malade en voiture, et je me suis posé la question, pourquoi aujourd'hui, et c'est venu en un éclair, je ne vois que ça pour expliquer mon indisposition.
  - En attendant, je vais essayer de sauver notre paquetage. Et il partit en essayant de retrouver malles et coffres au long du chemin.

### Chapitre VIII

Ils arrivèrent à Londres le surlendemain, après avoir passé une nuit et une journée à attendre qu'on leur loue un autre véhicule, dans une auberge campagnarde.

Le repas du soir fut un peu morose, ils étaient tous deux trop préoccupés par cet accident, et ils se retirèrent tôt. Contrairement aux autres jours, Cédric ne fit pas l'amour à sa femme, il se contenta de la prendre dans ses bras et de s'endormir tout de suite.

Au milieu de la nuit Felicity se réveilla en sursaut, elle avait chaud et suffoquait, quand elle vit que les rideaux du lit avaient pris feu, heureusement qu'elle ne les avait pas tirés, vite elle

sauta du lit en secouant son mari qui ne se réveillait pas. Elle réussit à le sortir de la couche, avant de se précipiter vers la cruche d'eau en criant «Au feu, au feu» elle n'osa pas trop ouvrir la fenêtre, pour ne pas faire un appel d'air, alors qu'elle toussait en se protégeant avec la manche de sa chemise de nuit et essayait d'amoindrir l'effet de la fumée sur ses poumons, Cédric par contre ne bougeait presque pas, comme il était par terre l'air était plus pur. Enfin les domestiques vinrent aux cris de la jeune femme, mais il fallut un bon bout de temps jusqu'à ce que Cédric émerge. Lorsque le docteur qu'on avait envoyé quérir vint enfin, il était toujours un peu dans les vaps. Le médecin lui demanda s'il avait pris un soporifique, mais non, même pendant qu'il était blessé il évitait d'en prendre. Et puis on se posait des questions sur la provenance de l'incendie, on incrimina d'abord une chandelle, mais Felicity était sûre que toutes les chandelles avaient été éteintes avant qu'ils se couchent. Alors restait l'incendie criminel, mais comment l'incendiaire avait-il pu entrer dans la chambre. On découvrit aussi que le vin avait été drogué, mais comme Felicity n'en avait pas bu à cause de sa grossesse, elle s'était réveillée à temps, sinon... Dieu sait ce qui aurait pu arriver. Ils passèrent le reste de la nuit dans l'autre chambre.

Le lendemain, lorsqu'il émergea enfin, il fit venir la police et on leur envoya le sergent de ville Collins qui vint après le petit déjeuner. C'était un petit homme dans la quarantaine, à qui rien n'échappait. Il s'installa dans la bibliothèque avec les jeunes gens pour les interroger :

- Sir, avez-vous des ennemis ? Cédric se massait les tempes, il avait mal à la tête et il réfléchissait.
- Non je ne vois pas, à part Napoléon, mais comme il a été battu ça m'étonnerait, répondit-il ironiquement.
- Qui aurait intérêt à votre mort ?
- Je ne vois que Roderick Beauchamp, mon cousin, mais il faudrait que mon père meure aussi, car cela m'étonnerait que ce dernier le laisse toucher à quoi que ce soit avant sa mort.
- De quoi est mort votre frère ? Là Cédric regarda le sergent avec les yeux ronds, il ne pouvait certainement pas penser que cela avait un lien, impossible.
- Il est mort d'une banale indigestion, il était un grand gourmet, c'était sa passion, comme pour d'autres le jeu ou les femmes, lui c'était la nourriture, avec son cuisinier il essayait sans cesse de nouvelles recettes, et sûrement qu'il n'a pas supporté le dernier menu.
- Est-il toujours à votre service, sir ?
- Eh bien je crois qu'il a suivi ma belle-sœur dans sa retraite dans le Sussex, je n'en sais pas plus, quand ces événements se sont produits j'étais en train de me battre à Waterloo, et à mon retour, j'étais trop mal en point pour faire des recherches là-dessus, il faudrait demander à mon père, il ne va sûrement pas tarder à venir nous rejoindre, je lui ai fait porter un message hier soir, lorsque nous sommes arrivés.
- Donc monsieur le Comte ne vit pas dans cette maison ?
- Non, il s'est peu à peu retiré de nos affaires, il préfère une demeure un peu plus petite, un peu en dehors de Londres, où il vit avec très peu de domestique. Collins fronça les sourcils et se mit à réfléchir, il marqua sur un carnet des réflexions sur ce qu'il avait entendu, puis les remercia avant de se retirer, toujours plongés dans des réflexions intenses. Felicity regarda son mari d'un air inquiet et lui demanda :
- Tu crois que ton cousin veut ta mort ?
- Non, je ne peux y croire, et quel que soit l'individu qui veut ma peau, tu es en danger aussi.

### Chapitre IX

Felicity était chez sa couturière, voilà une semaine que s'était passé l'incendie, et elle y pensait toujours en frissonnant, rien que de savoir que quelqu'un, quelque part, voulait la mort de son mari, et peut-être aussi la sienne, lui donnait la chair de poule. Le Comte était venu juste après le sergent, il n'était plus parti, et le soir les deux hommes échafaudaient des hypothèses plus invraisemblables les unes que les autres. Ils avaient engagé un garde du corps

pour elle, quand elle faisait des courses et que ni l'un ni l'autre ne pouvait l'accompagner. En ce moment il attendait patiemment que la couturière prenne ses mensurations. Elle avait bien noté que, d'ici à quelques mois, les robes devraient être élargies. Et puis tout à coup, il y eut comme une fumée qui envahissait la boutique, mais cela n'avait pas l'odeur du feu, il y eut un commencement de panique et Felicity dû d'abord mettre ses vêtements, elle n'allait tout de même pas sortir en petite tenue. Une main appliqua un chiffon sur son nez et sa bouche, elle gigota, mais la poigne qui la tenait était trop forte, et petit à petit elle s'affaissa sur elle-même. Au même moment, son garde du corps essayait de la retrouver, il se doutait bien que tout cela était un piège, il se précipita vers le salon d'essayage pour voir un homme, avec une femme inerte sur le dos, monter dans un fiacre. Vite, il fallait le suivre malgré la rue encombrée, trouver un coche, et surtout prévenir Sir Cédric.

Felicity revint à elle, couchée sur une paillasse dans ce qui ressemblait à une cave. Elle essaya de se lever mais eu beaucoup de peine, ses mains et ses chevilles étaient entravées. Assis à califourchon sur une chaise, un homme la regardait, il avait une trentaine d'années et une expression rusée, et Felicity se demanda ce qu'il lui voulait.

- Il était temps que vous reveniez à vous milady, pour que je fasse enfin connaissance avec le grain de sable qui bloque mes rouages.

- Qui êtes-vous et que me voulez-vous ? L'homme inclina sa tête et lui dit :

- Permettez-moi de me présenter, je m'appelle George Carunther, pour vous servir.

- Vous êtes un des lointains cousins de Cédric ?

- Oui, vous l'avez dit, celui qui est secrétaire au ministère des finances.

- Je ne comprends pas... pourquoi ?

- Eh bien disons que depuis un certain temps je caresse l'idée d'être comte. Et pour cela il fallait faire disparaître tous les autres candidats. D'abord j'ai pris soin de mettre un espion au domaine, afin de savoir toujours où j'en étais, puis j'ai fait mettre dans le dernier menu de feu Allan Carunther des plantes qui l'ont rendu malade. Comme sa femme ne partageait pas son amour de la bonne chair, elle en réchappa, et le cuisinier ne faisait que goûter, il en réchappa aussi. Et puis Cédric revint de la guerre gravement blessé, j'escomptais qu'il meure, mais je sais être patient, une aggravation de son état était toujours possible. Je décidais donc d'attendre et de voir. Seulement le comte me prit par surprise en ramenant une épouse, comme son fils n'était pas en état d'apprécier le cadeau je ne me pressais pas, vous ne couriez aucun risque aussi longtemps que ce mariage n'était pas consommé. Mais là encore, contrairement à mes prévisions, il le fut rapidement. Lorsque j'appris que Cédric allait venir à Londres, je sus que c'était le moment ou jamais, je fis trafiquer le carrosse de telle façon que, dans une montée, l'attelage se sépare des chevaux et aille s'écraser dans le décor, un accident parfait, et c'est là ma chère que vous avez grippé mon beau rouage. Je voulais remettre cela avant que Cédric n'ait trop de soupçons, j'ai fait mettre un soporifique dans votre vin, et la nuit je suis entré dans votre chambre, je savais par mon fidèle espion que vous dormiez ensemble, donc je pensais faire d'une pierre deux coups, mais là aussi vous m'avez mis des bâtons dans les roues.

- Comment êtes-vous entré dans notre chambre ?

- C'est le père de mon grand-père qui a fait construire cette maison, il était pour les amours clandestines, il y a plusieurs passages secrets qu'il utilisait pour lutiner les servantes en douce, ou pour aller voir ailleurs. Mon grand-père les avait trouvés et m'en avait parlé.

- Et comment comptiez-vous vous en sortir ? Après tout, la police a été mise au courant, tôt ou tard on vous aurait arrêté.

- Erreur ma chère, on aurait soupçonné Roderick le débauché, c'est lui qui aurait hérité, et s'il était monté au gibet, j'aurais été le prochain comte.

- Et si on ne l'avait pas arrêté ?

- Eh bien, tôt ou tard, il aurait été mêlé à une rixe qui lui aurait été fatale.

- Et le comte, aviez-vous l'intention de le supprimer lui aussi ?
- Non, j'aurais attendu sa mort naturelle. Mais c'est assez, j'ai envoyé un message à votre mari, il ne doit pas tarder à venir à votre secours, je vais vous embarquer sur un bateau, et en pleine mer on vous jettera à l'eau, et vous disparaîtrez une fois pour toutes. Ce disant, il se dirigea vers la porte et sortit. Felicity essaya vainement de se détacher, lorsque le portique s'ouvrit d'un coup, et que son garde du corps entra et enleva ses liens.
- Vite milady, il faut partir. Il dut la porter, car les cordelettes avaient endormi ses jambes. En sortant elle vit qu'on était près des quais, il faisait déjà nuit, et ce qu'elle avait pris pour une cave faisait partie d'un entrepôt. Et non loin elle voyait son mari, qui faisait face à son cousin, qui le menaçait d'une arme.
- Il faut l'aider ! Il va le tuer !
- Non milady, quand on vous a enlevée je vous ai suivie jusqu'ici, puis j'ai rédigé un message, et j'ai payé un gamin pour l'apporter à Milord, je suis sûr que le quai est truffé de policiers. Et au moment où il disait cela, un coup de sifflet retentit et une voix cria :
- Police, lâchez votre arme. Au lieu de cela il s'enfuit vers la Tamise, et tout le monde lui courut après. Arrivé au bord, il se retourna et cria :
- Vous ne m'aurez pas vivant, et il sauta dans l'onde noire. Cédric se précipita vers son épouse et dit :
- Tu n'as rien, il ne t'a pas fait mal ?
- Non je vais bien, un peu choquée sans doute, qu'un être humain puisse imaginer des choses tellement maléfiques, cela me sidère.
- C'est fini maintenant, à présent plus d'attelage qui descend la pente à toute vitesse, plus de feu au milieu de la nuit, nous vivrons paisiblement.

### Épilogue

On ne retrouva pas le corps, et cela inquiéta un temps Felicity, puis ils s'en retournèrent dans leur château, libérés de la terrible menace qui pesait sur eux. Ce soir-là, tout en brossant les cheveux de sa femme, Cédric lui dit :

- Tu n'as toujours pas de femme de chambre, ne crois-tu pas qu'il faudrait y remédier ?
- A quoi bon, je m'habille seule depuis...
- Que tu as cinq ans, je sais mais quand même.
- Et puis c'est toi qui me déshabilles, quant aux vêtements, Alice s'occupe bien d'eux, et je n'ai pas besoin de coiffure sophistiquée, puisque je ne vais pas à un bal.
- C'est vrai, j'aime à t'enlever tes atours. Et aussitôt dit, aussitôt fait, il dépouilla sa femme et ils se jetèrent sur le lit en riant comme des enfants. Puis suivirent caresses et baisers. Après l'amour, Cédric devint sérieux et dit :
- J'ai reçu une lettre aujourd'hui.
- Ah bon, il s'agit de quoi ?
- Figure-toi que, maintenant que la royauté est rétablie en France, Roderick a récupéré le marquisat de son père.
- Je suis bien contente pour lui, car après tout il l'a échappé belle, il aurait pu être pendu.
- C'est vrai, peut-être trouvera-t-il une gentille femme qui lui montrera le droit chemin et le rendra heureux, comme tu le fais si bien avec moi.
- C'est vrai, je te rends heureux ?
- Lorsque je t'ai vue la première fois, je savais déjà que tu étais spéciale, mais c'est quand tu rougissais que je t'ai trouvée attendrissante, je t'aime ma douce, il caressa le ventre rond de son épouse.
- Je t'aime Cédric, dit Felicity avec les yeux brillants, je t'ai aimé lorsque tu m'as donné des leçons de jardinage.

Cédric l'enlaça, et bientôt il n'y eut que des soupirs. Il n'y avait plus rien à dire car, comme dans le célèbre proverbe : «les gens heureux n'ont pas d'histoire.»